

Les punks ou la comédie des genres

Une analyse à l'épreuve des pratiques spatiales et corporelles

Djemila Zeneidi-Henry



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/11049>

DOI : [10.4000/gc.11049](https://doi.org/10.4000/gc.11049)

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005

Pagination : 85-102

ISBN : 2-7475-9696-6

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Djemila Zeneidi-Henry, « Les punks ou la comédie des genres », *Géographie et cultures* [En ligne], 54 | 2005, mis en ligne le 31 juillet 2020, consulté le 15 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/11049> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.11049>

Ce document a été généré automatiquement le 15 décembre 2020.

Les punks ou la comédie des genres

Une analyse à l'épreuve des pratiques spatiales et corporelles

Djemila Zeneidi-Henry

Le genre à l'épreuve des pratiques spatiales et corporelles dans le milieu punk

- 1 Ce texte a pour objet de mettre en lumière les expressions de genre chez des jeunes se revendiquant comme punks, analysées à la lumière de leurs spatialités et de leurs corporalités. Le punk désigne un mouvement musical et idéologique né au début des années 70, à Londres, New York, Washington DC et Détroit. On dit que les Américains inventèrent le style musical et que les Britanniques en formalisèrent le contenu politique (O'Hara, 1999). Dès le départ, il se définit comme un mouvement contestataire sur différents plans, artistique, social ou politique. Les fondateurs de cette vogue se sont opposés au courant hippie de Woodstock et à leur rock jugé trop lisse, mais ont également amorcé la critique vis-à-vis de tout un système social jugé inique. Le punk a été créé et porté principalement par une jeunesse issue du milieu ouvrier dans un contexte de crise de l'emploi. Parler aujourd'hui du mouvement punk peut étonner. Pour beaucoup, il serait mort avec la disparition des grandes figures mythiques telles que les *Sex Pistols* ou les *Clash*. Pourtant ces groupes ne sont pour les experts de la question et les adeptes du mouvement que de simples produits commerciaux et des clichés. Le mouvement existe encore dans des réseaux invisibles à l'observateur extérieur. Dans de nombreux pays postindustriels, en Amérique du Nord, dans les pays européens à l'Ouest comme à l'Est, des jeunes issus pour la plupart des classes populaires se réunissent pour faire vivre le mouvement. Situé en dehors du système de distribution commerciale ordinaire, il perdure car il est fondé sur le *widespread trading economy* (réseau économique d'échanges diffus et épars) (Hebdige, 1988).
- 2 Le mouvement punk s'impose comme une sous-culture dans le sens où il dispose de son système de valeurs, de codes de représentations et de conduites. Cette sous-culture est, selon la sociologue Lorraine Leblanc *a men subculture*, une contre-culture majoritairement dominée par la présence des hommes. Toutefois, selon Jones et Perry

(1999), il faut se départir de l'impression première et superficielle qui en rend compte comme d'un mouvement manichéen et masculiniste. Dans la mesure où cette contre-culture repose sur une profonde remise en question de la norme, des valeurs dominantes et où elle préconise d'autres modalités de socialisation, on peut penser que le phénomène est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Rappelons qu'à l'origine le punk désignait dans les années 50 des jeunes hommes incarcérés, chargés d'assouvir les besoins sexuels des autres prisonniers. Ils légueront au mouvement musical l'extravagance de leur allure. D'emblée s'impose la défense d'une certaine ambiguïté comme héritage.

- 3 Il s'agit ici de voir dans quelle mesure, les positions de genre sont, elles aussi, affectées par le principe de remise en question des valeurs et des normes qui sous-tend l'esprit de ce mouvement. Échappe-t-on à l'assignation des rôles « genrés » en vigueur dans nos sociétés, des rôles stéréotypés du féminin et du masculin ? Jusqu'où la contre-culture punk permet-elle le bouleversement des codes liés au genre, permet-elle d'atteindre cette inversion des valeurs différentielles des sexes qui font référence à la hiérarchisation des genres en vigueur dans nos sociétés ? (Héritier, 1996).
- 4 Pour ce faire, nous privilégions une lecture du genre à partir du corps et de l'espace. Dans le mouvement punk, mouvement des classes prolétaires, ces deux dimensions sont fortement investies et sémiotisées car elles se présentent, dans une société marquée par la crise de l'emploi, comme les derniers capitaux d'individus que Castel qualifie de surnuméraires (Castel, 1995), c'est-à-dire des hommes et des femmes inutiles au regard des impératifs économiques de notre époque. Les pratiques corporelles et spatiales propres à ce mouvement s'articulent comme des langages qui révèlent d'autres modalités d'expression du genre et des rapports qui en découlent. Dans une sorte de continuum, l'espace et le corps s'imposent comme des supports d'écriture pour signifier des différences identitaires. L'approche adoptée est de type constructionniste, partant du principe que le genre ne se réduit pas au sexe génétique, mais qu'il relève de l'acquis et de la socialisation. Le genre, partie prenante de l'identité, s'élabore dans une sorte de mouvement construit dans l'espace et à travers le corps. L'intérêt est de saisir l'importance du rôle de l'espace et du corps dans la construction des identités de manière large.

Quelques éléments de définition des notions de corps et de genre et présentation de l'enquête

Corps et genre

- 5 Si le corps doit être une préoccupation, c'est parce qu'il instruit la spatialité et la territorialité. Les relations au corps livrent un faisceau d'informations quant à la frontière dedans / dehors, ou encore à l'habiter, notion éminemment géographique. Il peut être identifié comme une catégorie spatiale comme l'ont fait certains psychosociologues. A. Moles et E. Rohmer l'ont mis en valeur en tant que première enveloppe spatiale suivie de celles de la pièce, de l'appartement, du quartier ... (1957). L'intérêt des approches géographiques centrées sur le corps est de permettre de s'extraire d'une vision isotrope et homogène de l'espace, et de mener à l'espace vécu car le corps qualifie l'espace. « Être corps, c'est être noué à un certain monde, [...] et notre corps n'est pas d'abord dans l'espace, il est à l'espace » (Merleau-Ponty, 1945,

p. 173). Comment le corps ? Première frontière et discontinuité spatiale avec le monde extérieur, il constitue une sorte d'enceinte du sujet et un des premiers outils de l'individuation. P. Bourdieu a démontré, dans *La distinction* (1979), combien le corps était un enjeu symbolique pour les catégories sociales. Selon l'appartenance sociale ou la classe, les vécus corporels ne sont pas les mêmes, il est aisé d'imaginer que ceux de l'ouvrier ne sont pas de ceux du bourgeois.

« Le corps humain a une dimension sociale : construit par des pratiques, il est pris dans un immense réservoir de représentations, de significations, de normes et de valeurs » (Pagès, 2001, p. 219).

- 6 Il faut appréhender le corps dans sa dimension socioculturelle car il « fonctionne comme un langage par lequel on est parlé et il est de toutes les manifestations de la personne » (Bourdieu, 1977, p. 51). Bourdieu établit un lien direct entre corporéité et classe sociale en démontrant que les agirs corporels sont articulés au concept d'habitus. Selon M. Pagès (2001), peu de travaux associent « appartenance sexuelle », pratiques et représentations du corps.
- 7 Bien qu'étant une donnée fondamentale, le corps a longtemps été ignoré par les sciences sociales, il a été traité par les sociologues comme un implicite jusque dans les années 70 (Berthelot, 1985). Quant aux géographes, ils en ont nié l'existence. Il faut attendre en France la fin des années 90 pour voir poindre le début d'un intérêt pour le corps. L'investissement est encore timide, la géographie française considérant qu'il est une entrave à la production des connaissances légitimes. À l'opposé, dès la fin des années 80, la géographie anglo-saxonne porte une attention plus marquée au corps, une attention qui s'accompagne d'une production foisonnante de travaux inscrits dans différentes problématiques sociales, culturelles, économiques et politiques. Ce sont les féministes qui ont amorcé les recherches centrées sur les corporéités. À la base de leurs travaux, il y a le constat de l'invisibilité des femmes et la critique d'une domination masculine et hétérosexuelle. Elles dénoncent alors les travers d'une géographie désincarnée (*disembodied geography*). Leurs travaux ont beaucoup contribué à l'avancée d'une recherche sur le genre et donné une importante assise aux *gender studies*. Dans la même perspective, les recherches portant sur l'invalidité (*disability*, définie largement comme toute forme d'inadaptation ou de handicap physique ou social) ont également alimenté les critiques autour de la notion de point de vue du chercheur. Celui-ci, forcément impliqué en tant qu'individu dans la production des connaissances, doit nécessairement s'engager dans un travail de réflexivité. Des auteurs comme Chouinard (1997) ou encore Longhurst (1997) ont démontré que les travaux de géographie émanaient en grande majorité d'hommes, hétérosexuels, valides et issus de classes moyennes, autant d'éléments qui influencent inmanquablement le choix des objets de recherche et les conclusions des travaux. Les tenants de la géographie du corps démontrent qu'il n'existe pas de corps neutre, celui du chercheur comme celui des publics visés par la recherche. Le déni du corps, le manque de réflexivité, ont conduit selon eux à la non-prise en considération de certaines catégories de la population. Depuis, on a vu se multiplier les études portant sur les minorités sexuelles, gays, lesbiennes et transsexuelles. Les géographes anglo-saxons ont réglé le problème de l'articulation du corps aux échelles du macro en s'inspirant des travaux de Lefèbvre, Foucault, et Bourdieu, des auteurs qui ont démontré que le corps n'échappait pas au pouvoir politique et qu'il pouvait être le siège de l'aliénation comme de la résistance. Des analyses géographiques ayant pour thèmes l'injustice ou encore l'intolérance ont

été menées dans cette optique qui associe classes sociales et corps. Cette géographie du corps a une dimension militante et constitue un véritable courant de pensée.

- 8 Quelle que soit la discipline, beaucoup trop de travaux cantonnent la thématique du genre à la question des femmes. Rares sont les chercheurs comme D. Welzer-Lang (2000) à aborder la question de la masculinité. Par ailleurs, la fréquente confusion entre sexe et genre révèle que le genre n'est pas appréhendé comme il doit l'être, en tant que sexe socialisé et non biologique (Guilbert, 2004). La difficulté, lorsque l'on aborde ce thème, est de définir ce qui doit revenir aux femmes et ce qui doit revenir aux hommes. Qu'est-ce qui est féminin, qu'est-ce qui est masculin ? Un des principaux risques est de tomber dans une lecture essentialiste des genres, qui consisterait à figer le féminin et le masculin. Comment pourrait-on d'ailleurs déterminer les spécificités des genres ? Les géographes féministes proposent de comprendre le corps comme un texte contenant des signes relatifs aux rôles attribués aux hommes et aux femmes. Ces signes se saisissent dans l'action au sens de la notion anglo-saxonne de performance. Les identités de genre sont mises en jeu. Elles se donnent en représentations comme au théâtre, ce qui implique une prise en compte des individus en tant qu'acteurs. Les lectures des pratiques corporelles permettent d'envisager les signifiants socialement construits et réservés à chacun des sexes. Ces positions de genre auxquelles nous ferons référence sont des stéréotypes. Aux femmes la douceur, l'émotion et la vulnérabilité et aux hommes le courage, le camouflage des émotions et la puissance. Cette distribution des qualités assignées au féminin et au masculin relève d'un mouvement de définition sociohistorique des deux sexes. Le genre découle d'une construction sociale et l'on ne cesse d'assister à la reformulation des modalités de division des genres malgré les discours égalitaires (Pagès, 2001 ; Héritier, 1996). Ces divisions sont incorporées et se lisent à travers les modes alimentaires, les comportements, le modelage du corps par le sport et la chirurgie. Les positions de genres lorsqu'elles sont associées à d'autres variables telles que les classes sociales livrent une lecture des rapports sociaux.

L'enquête

- 9 Le matériau empirique a été recueilli dans un lieu autogéré, dans deux squats, dans la rue et lors des concerts punks. L'enquête a débuté en septembre 2003 dans un lieu autogéré à Saint-Brieuc, sorte de squat institutionnalisé appelé le *Wagon*. Il est devenu, en 7 ans, une scène punk au rayonnement européen, un point de ralliement pour des personnes revendiquant une inscription dans la mouvance punk. Les anciens squatters sont devenus des organisateurs de concerts - 30 par an -, et d'un festival annuel sobrement baptisé : le *fucking art rock*. Les photographies ont été prises lors de concerts dans la région et en Espagne à l'occasion d'un festival où pendant quatre jours nous avons pu appréhender le réseau des connaissances liées à la mouvance punk, des personnes venues de différents pays.
- 10 La méthodologie employée est de type ethnographique, basée sur l'observation participante, et des entretiens semi-dirigés axés sur la trajectoire des individus, le rapport à l'espace, la présentation de soi en lien avec la dimension du genre, le sens de leur apparence : mode d'habillement, tatouages et *piercings*. L'impératif, d'un point de vue méthodologique, était d'entrer dans le système de représentation des personnes rencontrées. Nous nous sommes servis des références musicales citées par les personnes enquêtées, des références qui nourrissent leur univers culturel.

La déconstruction des genres ou la séparation du genre et du sexe

- 11 Il est nécessaire de développer plusieurs niveaux de lecture pour comprendre le champ des signifiants liés au genre dans le milieu punk. Pour l'observateur extérieur s'impose le tableau d'une division sexuée quasi caricaturale. Il faut donc plusieurs lectures des pratiques corporelles des personnes rencontrées pour aller au-delà des apparences, la culture punk fonctionnant comme une vaste catachrèse où tout n'est que métaphore.

Premier niveau de lecture : une division sexuée outrancière

- 12 La mise en relief des genres se manifeste tout d'abord sur le registre de l'outrance. Les capitaux corporels donnent à lire, à première vue, une division sexuée des plus étonnantes. On observe une exagération de la masculinité et de la féminité au niveau de l'apparence physique. Les garçons arborent des allures de soldats, portant des rangers, des treillis, des chaussures de sécurité (en référence à leurs origines prolétaires). Ils portent aussi des bombers, ces blousons dont le tissu est très lisse, ce qui permet de ne pas se faire agripper en cas de rixes. À première vue, on se situe dans un univers de rites masculinistes, dans l'affirmation de la force physique. Un des traits de la culture populaire, en référence aux métiers d'ouvriers, est de valoriser des pratiques corporelles qui mettent en valeur la force physique. L'espace dévolu à la danse lors de concerts est une expression de cette division sexuée. En effet, le devant de la scène se remplit d'hommes qui pratiquent le « pogo », une danse qui correspond à une mise en présence brutale des corps, sorte de célébration du plus fort. En effet, le but est d'entrer en collision avec les autres, on se bouscule de manière énergique et très rude. Ceux qui s'en sortent le mieux sont les plus grands aux épaules larges, capables de créer un vide autour d'eux en balayant les personnes à proximité. Les filles, pour la plupart en retrait de cet espace dominé par les hommes, mettent en avant une allure et un corps plus érotisé. Maquillées de manière très marquée, les yeux soulignés de noir, elles portent des jupes très courtes, des sous-vêtements apparents, des bas résille, des bustiers, du léopard, des vêtements moulants qui soulignent leurs attributs sexuels. Elles affichent une allure de séductrices. Les noms de groupes de musiciennes sont eux aussi évocateurs de cette féminité exacerbée, tel *Bikini Kill*, dont la chanteuse se présente sur scène en soutien-gorge.

Deuxième lecture : la production de signaux de genre contradictoires ou la séparation du sexe et du genre

- 13 À y regarder de plus près, on se rend compte combien cette division est tellement caricaturale qu'elle en devient suspecte, d'autant plus troublante qu'elle est associée à l'émission « de signaux de genre » contradictoires (Nahoum-Grappe, 1996). Ces types d'investissements corporels montrent des signes plus complexes qui fondent un certain brouillage. Cela débouche sur des interprétations qui pourraient être a priori antinomiques. Certains jours, les filles ne se distinguent pas par leur tenue vestimentaire des garçons. De plus, bien qu'affichant parfois une allure très sexy, elles sont, elles aussi, dans une démonstration de force. Elles portent des rangers, leurs

décolletés sont certes plongeants et leurs jupes courtes mais elles portent aussi du kaki, la couleur de l'armée, et se conduisent comme les hommes. Elles boivent comme leurs congénères. La bagarre n'est pas le monopole des hommes, les filles se battent aussi, pour se défendre et pas seulement contre d'autres filles mais aussi contre des garçons. Lorsqu'elles chantent, elles n'ont pas les voix douces des chanteuses de pop ou même éraillées, mais suaves des rockeuses. À rebours de l'image stéréotypée de la sensualité, elles laissent éclater des voix graves que l'on qualifierait de masculines. On ne reconnaît plus de tessiture de voix féminine, tant elles hurlent.

- 14 Mais ce sont les hommes qui véhiculent le plus d'ambiguïtés. En effet, il est très fréquent de voir sur scène des chanteurs et des musiciens porter des robes, des perruques, des faux seins ou se mettre totalement nus. Il est intéressant de voir que cette nudité n'est pas un hommage au corps masculin d'ordinaire mis en valeur selon l'esthétique normée véhiculée par la publicité. Les corps dénudés qui se donnent en spectacle ne sont pas ceux d'athlètes aux muscles saillants. Maigres, blafards, avec parfois du ventre, certains garçons sont souvent très loin des canons de la beauté. La théâtralisation caricaturale des capitaux corporels générés selon les stéréotypes du masculin et du féminin, associés à la mise en visibilité de signes contradictoires, débouche ainsi sur un certain brouillage.
- 15 Ce qui se donne à voir dans les paradoxes et la complexité n'a de sens qu'à la lumière de l'idéologie du punk en tant que sous-culture dont le propre est selon Hebdige (1988) de trouver un style qui instaure une différence identitaire et qui reflète une tension entre dominants et dominés. Cette sous-culture incorporée, se transmettant essentiellement par la musique, se fonde sur une attaque des codes consensuels et légitimes. Ici, nous sommes dans la métaphore du carnaval et de la transgression que les espaces-temps, créés par les punks dans le cadre des concerts et des squats, autorisent. La surenchère des signes stéréotypés répond à une mascarade régie par l'esprit d'anticonformisme. Il s'agit bien ici de dépasser ce qu'ils montrent pour signifier la position du corps comme le point de localisation d'une résistance à la société dominante.
- 16 Le premier des principes relève de la dérision qui caractérise le mouvement punk. La différenciation sexuée caricaturale est une façon de tourner en ridicule les rôles stéréotypés du féminin et du masculin. Ainsi, des *HHM*, un groupe composé de quatre filles et dont le nom, les *Happy Home Makers* (Les fées du logis), illustre cette manière de se moquer des rôles stéréotypés : elles apparaissent sur scène déguisées en princesses et laissent exploser de puissants hurlements en guise de chant. L'idéal féminin est ainsi raillé. Un festival consacré aux groupes punks exclusivement femmes, organisé au *Wagon* s'inscrit dans la même veine : le *Morue Fest*. Sur l'affiche, il est indiqué que « les bénéfiques seront versés aux macros » (Photo 1).

Photo 1 : Le programme *Morue Fest*, festival organisé au Wagon autour des programmes punks féministes.



- 17 La dérision s'accompagne de provocation. Le port de vêtements très sexy, qui donne aux femmes l'allure de prostituées, n'a rien de sexuel. Il faut aller au-delà. Ici est mise à l'honneur dans un esprit de provocation la figure de la fille de mauvaise vie, une figure diabolisée, victime de stigmatisation. Les références à la prostituée sont très courantes dans l'univers musical punk, comme en témoigne le nom d'un groupe de filles : les *Whorehouse of Representatives* (jeu de mot avec bordel remplaçant la chambre des députés). Il s'agit d'une récupération de ce qui est déprécié par la société dominante ou considéré comme illégitime par les dominants, fondée sur un processus d'inversion des valeurs.
- 18 La dominante des tenues militaires symbolise l'affrontement avec les forces de l'ordre, une sorte de guérilla contre le système social. Les corporéités masculines sont également régies par la provocation et le principe d'inversion des valeurs. Les garçons, bien qu'étant dans une sorte de théâtralisation de la force physique, mettent en valeur une identification à l'antihéros, au *laser*. Un groupe punk basque s'appelle d'ailleurs *Antihero*. L'objet est de rendre hommage aux inférieurs, d'inverser l'ordre social. Si les filles font symboliquement l'apologie de la prostituée, les garçons se retrouvent dans celle du mauvais garçon, une figure célébrée par les *addicts* dans leur chanson *Bad Boy*. Les noms des groupes au *Wagon* livrent aussi une lecture de ces codes opposés : les *Mass Murders*, les *Bacchus Temple Addicts*, les *Drug Dealers*. L'inversion des valeurs les mène à mettre en scène l'ambiguïté des genres. Le travestissement, le maquillage, correspondent à des rituels dont le sens ne se niche pas dans la perversion ou la sexualité mais ont plutôt pour fonction de semer le trouble quant à l'identité de genre et à attaquer la virilité, le mythe de la puissance masculine.
- 19 L'idéologie punk élargit sa critique radicale à de nombreux domaines ; elle tend à discuter toutes formes de domination et débouche sur une forme de déconstruction des positions de genres. Dans un esprit de provocation et reprenant une tradition de la culture punk, sans le savoir, des hommes et des femmes interrogent les codes corporels

liés au féminin et au masculin. Pourquoi les cheveux longs et le maquillage seraient-ils réservés aux femmes ? Le mouvement punk permet de penser la séparation du sexe et du genre en posant la question de la dimension arbitraire des signes imposés socialement à chacun des deux sexes. Il a été toujours accordé une place toute particulière à la cause féministe. Il ne s'agit pas d'idéaliser.

« On ne peut pas nier que le sexisme existe à l'intérieur de la communauté punk, mais c'est à un niveau moindre qu'ailleurs, et surtout, il est découragé et condamné par bon nombre de participants actifs des deux sexes, contrairement à la société dominante dans laquelle il est rarement condamné ou même discuté par d'autres que les féministes » (Craig O'Hara, 2003, p. 127).

- 20 Au cœur de l'idéologie punk, la lutte antisexiste occupe une place centrale et demeure emblématique car elle rend compte de toutes les formes de dominations existantes. Un des fondateurs du groupe canadien *Subhumans* résume cette association des problèmes majeurs au féminisme considéré comme un des piliers de la prise de conscience de l'oppression.

« Seulement grâce à une parfaite compréhension de notre dangereuse et lamentable situation et des causes qui sont derrière et en y adoptant une attitude radicale pouvant permettre d'y remédier, comprenant les concepts essentiels de l'anarchisme, du féminisme et de l'environnementalisme, nous pouvons espérer briser les chaînes de l'oppression qui nous contraignent totalement et la planète avec. » (Craig O'Hara, 2003).

- 21 Par ailleurs, les féministes composent un courant unique au sein de la scène punk : les *riot girls* qui signifie les filles en révolte. La parole est aussi donnée aux gays, lesbiennes et aux transsexuels qui s'inscrivent dans le mouvement *queerpunk*. La sensibilité aux questions du genre est manifeste. Lors des concerts au *Wagon*, on trouve des textes édités par la fédération anarchiste pour une sensibilisation aux causes féministes, transgenres et contre l'hétérosexisme. Des hommes s'expriment pour revendiquer une autre façon d'être masculin, notamment en s'appropriant la sensibilité, qualité « réservée » aux femmes, ils composent le courant *emo punk*. Cela démontre que le genre est socialement construit et qu'il peut se déconstruire. À noter que les personnes rencontrées mettent plus en application qu'elles ne théorisent.

Au-delà du genre : le punk, un mouvement collectif de subjectivation

- 22 Dans la vie de tous les jours, les hommes et les femmes rencontrés investissent leur corps et l'espace de manière uniforme selon les valeurs du groupe, sans démarcation précise de rôles gendérisés. Dans ce qui semble se présenter comme un bouleversement profond des rôles, des corporéités et des espaces gendérisés, se cache un processus de subjectivation. Les rapports à l'espace et au corps permettent, tout en étant inscrits dans une culture de groupe, de poser des singularités individuelles, le but étant de s'inventer. Cette quête de soi passe par le corps et l'espace qui s'imposent comme des lieux d'appartenance, de mémoire, de signature d'un nous et d'un soi. L'absence d'attribution de rôles genrés fixes livre une lecture complexe où la composante identitaire du genre s'estompe par rapport à celle du groupe, puisqu'on est dans la recherche des singularités personnelles, mais des singularités qui se cristallisent au sein du collectif. La subjectivation, c'est-à-dire la construction du sujet, est ici un projet collectif qui est différent du phénomène d'individualisme, qui caractérise nos sociétés

et se réduit à une privatisation du sujet (Parazelli, 2002). Être soi à travers le groupe est rendu possible par ce que les experts appellent le DIY : le *do it yourself* qui signifie fais le toi-même, sois toi-même. Cela renvoie à une éthique morale et une injonction à l'autonomie qui étaye l'idéologie du punk. Ce principe trouve sa source dans l'histoire du mouvement musical. En effet, les premiers groupes se produisaient publiquement sans savoir jouer. On dit que les *Sex Pistols* ont appris à jouer sur scène. Ce qui a encouragé des générations à penser qu'ils pouvaient eux aussi monter leur groupe sans être des virtuoses de la musique. Sur un mur du wagon, un graffiti résume cette philosophie : « who are you ? But the story of yourself ». Cet état d'esprit permet paradoxalement la production, au sein d'une appartenance commune, d'hétérogénéités individuelles qui augurent de l'inversion de « la valeur différentielle des sexes » (Héritier, 1996). Les positions de genre sont pleinement affectées par cette logique interne.

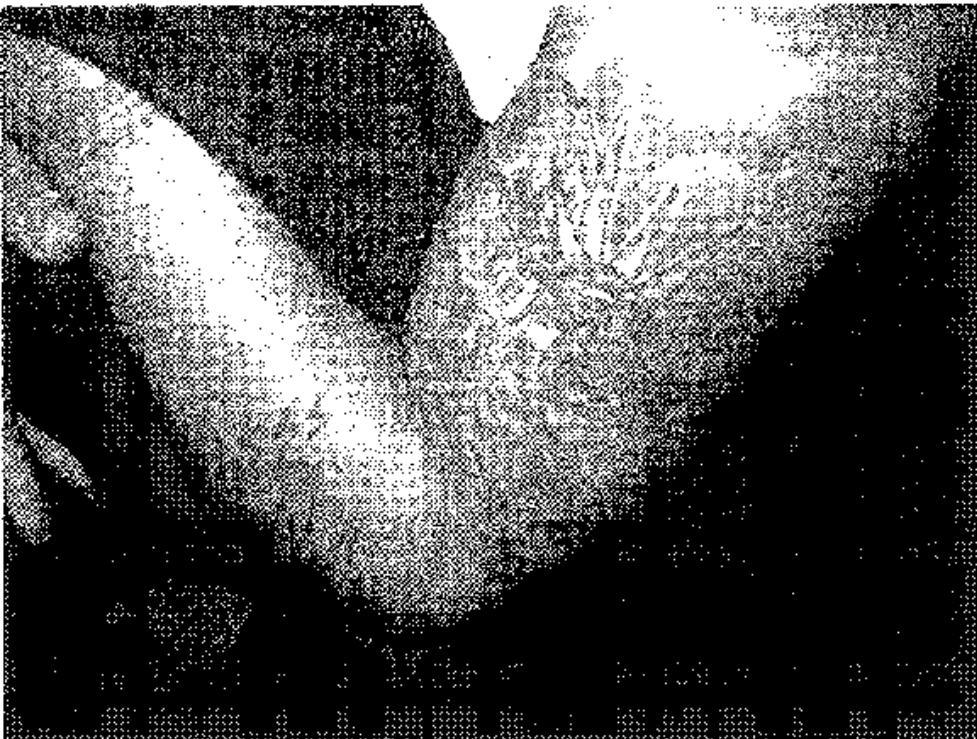
L'invention d'une corporéité et d'une spatialité à la fois collective et singulière

- 23 On observe la production de signaux d'appartenance qui fonde un capital corporel collectif. Le premier des supports investi, c'est la peau. Le tatouage fait partie de ces signes de reconnaissance. Ce dernier trouve son origine dans les milieux populaires. La peau tatouée porte l'expression d'une contestation sociale, même si aujourd'hui cette pratique s'est fortement banalisée. Rappelons que dans l'histoire, cette pratique est liée à certaines catégories sociales qui ont en commun des restrictions de libertés, sociales ou physiques, les marins, les prisonniers. Dans ces conditions de limitation de liberté, « le fait de pouvoir disposer de sa propre peau peut constituer une des dernières ressources d'auto-détermination » (Kahn, 1996, p. 39). Les tatouages étaient à l'origine des signes de mauvaise réputation : les marques corporelles étaient celles des marginaux, « la réappropriation spectaculaire du tatouage dans les années 70 notamment dans la culture punk... est justement fondée sur cette mauvaise réputation, [ils] s'emparent d'un signe négatif pour traduire la différence... » (Le Breton, 2002, p. 62). Le tatouage n'est pas l'apanage des hommes, les femmes elles aussi se livrent à cette pratique. Nous avons relevé les représentations d'une sorte de croix appelée la croix du chaos, des personnages de BD comme Peter Pank que l'on retrouve aussi sur les murs (Photo 2) et les formules suivantes : *punks ru/es, fuck the system*. Certains éléments, telle la tête de mort, sont récurrents et fondent une base commune. L'appartenance au groupe transcende l'appartenance au genre. Nous n'avons pas observé de différence de tatouages entre les sexes chez les personnes rencontrées. Ce marquage grégaire doit, dans l'esprit des punks, relever d'une démarche personnelle et originale. Les personnes rencontrées insistent sur la nécessité d'attendre d'avoir une idée très personnelle avant de se faire tatouer. Ils recherchent l'unicité. De leurs témoignages se dégage un mépris pour le mimétisme. Un tatouage est géré comme une signature personnelle : « Je suis un déchet de la société, je t'assure ! Regarde mon tatouage » (Photo 3). Cette présentation de soi, réalisée par un jeune homme rencontré lors d'un concert, est suivie immédiatement d'une exposition de son tatouage : une déchetterie à laquelle est adossé un rat ivre avec le poing levé, censé le symboliser.

Photo 2 : Peter Pank, un personnage de BD, tatoué sur la peau



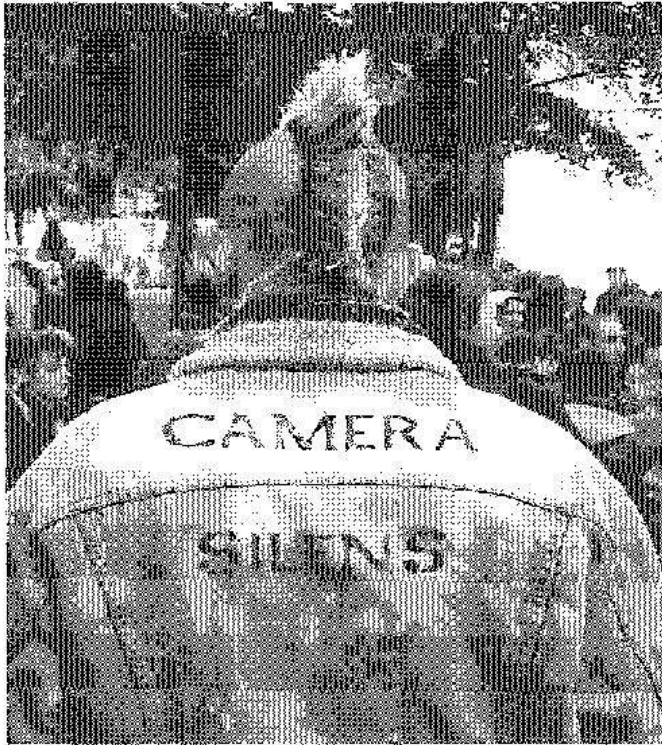
Photo 3 : Le tatouage comme marque identitaire.



- 24 Les punks ont été les premiers à pratiquer le *piercing* mais aujourd'hui ce phénomène est très répandu, à leur grand dam. Ils s'imposent alors de trouver d'autres marques de différenciation. L'exploration de nouveaux modes de distinction se réalise à travers une

surenchère, on voit se multiplier sur tout le visage des boucles, des clous, des pointes en métal. Ils ont également de plus en plus recours à la pratique des agrandissements de lobes d'oreilles, alourdies par des bijoux massifs. D'autres peuvent aussi faire le choix inverse pour se démarquer du *piercing* pratiqué par la jeunesse « normée », ils font le choix de tout retirer. Les accessoires, chaîne de vélo en guise de bracelet, ceinture cloutée, têtes de mort en guise de boucle d'oreille, épingles à nourrice : ou encore le fameux collier de chien clouté, sont sans genre. Autre signe distinctif du groupe : la coiffure. La crête (ou l'iroquois) a été et continue d'être sous des formes variées le symbole du look punk (Photo 4). Basée sur le principe inverse qui consiste à dresser les cheveux, cette manière de se coiffer est adoptée par les femmes comme par les hommes. On constate de plus en plus de mélange, on voit des crânes rasés, un style né de la fusion avec l'esthétique *skin head*¹. Les filles ne portent pas de cheveux longs, se rasent aussi la tête et se distinguent parfois par le port de couettes. La personnalisation de la coiffure passe aussi par le choix de la coloration des cheveux.

Photo 4 : La crête et le nom d'un groupe inscrit au marqueur sur le blouson appartiennent aux codes d'adhésion à la mouvance punk.



- 25 Les marques d'appartenance au groupe se lisent sur les vêtements et les murs sur lesquels sont inscrits sous différentes formes les noms des groupes, les titres des chansons ou encore le A d'anarchiste. On distingue les inscriptions taguées sur les murs ou écrites au marqueur sur les blousons, les *patches*, ces morceaux de tissus où sont imprimés les noms des groupes avec leur logo, et les *pins* à l'effigie des groupes cousus ou accrochés sur les tenues : *Banlieues rouges*, *Conflict*, *Poison !dea*, *Nevrotic Explosion*. Les murs, les corps, les vêtements sont saturés d'écritures mystérieuses pour celui ou celle qui ignore qu'il s'agit de références musicales. Tous ces mots fonctionnent comme autant de traces identitaires et de discours. Les chansons sont des odes à l'anticonformisme, à la mobilité et au squat.

- 26 Ces deux éléments opèrent comme une forme de balisage identitaire et marquent l'appartenance à une communauté. Il s'agit de pratiques qui se font à l'intérieur du groupe mais qui renforcent le sentiment positif qu'ont d'eux-mêmes les individus en tant qu'acteurs de leur propre vie. Défini comme l'occupation illégale d'un lieu privé, le squat est vécu comme une solution qui permet la vie en collectivité et qui démontre une compétence à assumer un mode de vie alternatif. Le choix de ce mode d'habiter mobilise une certaine énergie. Il faut en effet prospecter, trouver le moyen d'investir les locaux et d'en constituer un lieu de vie autonome. La perspective est à la fois politique et ludique. Cette forme d'investissement de l'espace est reconnue comme une capacité à être indépendant dans leur univers et trouve sens dans une capitalisation des marques d'estime de soi. Est punk celui ou celle qui est capable d'ouvrir un squat, de traverser les frontières des pays et de trouver un point de chute. La mobilité a pour objet les concerts et les festivals. L'espace intérieur des lieux de vie est aussi investi par la mobilité, les références aux voyages et aux programmes de concerts. L'espace est entièrement marqué par la musique, diffusée du matin au soir. Sur toutes les surfaces sont affichés les programmes des différents concerts auxquels les squatters ont assisté en France et dans toute l'Europe. Salle commune, salle de bain, toilettes, cuisine, réfrigérateur, rien n'échappe au sceau du punk. Ces formes de valorisation d'une spatialité qui apparaissent comme problématiques voire pathologiques aux pouvoirs publics, pour qui ce type de mobilité n'est que de l'errance, n'ont de sens que dans les espaces-temps investis et au sein du groupe décrit car s'y élaborent entre pairs des formes de reconnaissance.

Les rapports hommes-femmes entre compétition et tension

- 27 Les femmes s'affirment aussi en tant qu'individus et ne sont pas cantonnées à un rôle précis. Elles conduisent leurs cautions et discutent mécanique ; il n'est pas rare de voir dans les couples les femmes se charger de la conduite des véhicules. Dans ce domaine de la quête de reconnaissance à travers les capacités à circuler, on observe une certaine compétition entre filles et garçons. Celles-ci éprouvent un certain plaisir à rappeler qu'elles peuvent se débrouiller mieux qu'eux. « J'ai eu le permis poids lourds avant toi » lance fièrement une jeune femme à son compagnon. En Espagne, nous avons rencontré une Belge et une Québécoise d'une vingtaine d'années voyageant seules en camion. Elles circulaient en Europe et vivaient au moment de l'enquête à Barcelone où elles avaient ouvert leur propre squat, ce qui forçait l'admiration de beaucoup de personnes. Certaines filles affirment ne pas vouloir d'enfants pour s'assurer une autonomie et continuer à squatter et voyager. La mobilité reste une valeur et un vecteur de construction positif de soi, y compris pour celles qui sont mères. Une fille de 25 ans, mère de 2 enfants de 5 et 2 ans, déclarait « j'ai envie de prouver qu'on peut bouger en famille, vivre comme je vis sur la route en ayant des enfants ». Après avoir élevé son fils pendant 9 ans, une autre jeune femme, compagne d'un des occupants du *Wagon*, décide de lui en laisser la garde et d'aller vivre dans les squats à Genève et Berlin. Les hommes comme les femmes partagent les mêmes espaces. À l'intérieur des squats nous n'avons pas constaté d'espace genré. Les filles rencontrées apprécient la nature des rapports hommes-femmes au sein du groupe, des rapports où l'appartenance au sexe s'estompe :

« Ce qui m'a le plus plu au wagon, c'est qu'on ne te fait pas sentir que t'es une 'meuf', y a pas une séparation, d'un côté les nanas et de l'autre les gars, y a vachement de filles qui sont confidentes des garçons alors qu'elles sont en couple et des garçons qui vont se confier à une autre fille, en fait ce qui compte, c'est les personnalités et les affinités entre individus ».

- 28 Dans les lieux de vie, chacun dispose de son espace privé, il y a un effort de partage des tâches collectives, en théorie du moins. En effet, si les garçons estiment que les tâches domestiques reviennent à tout le monde, ils ont tendance à se reposer sur les filles. On assiste à des résistances de la part des femmes, certains jours le ton monte lorsqu'elles se plaignent d'assumer une trop grande part des tâches domestiques. Les garçons reconnaissent leurs torts sans pour autant changer durablement leurs conduites. Les rapports hommes-femmes sont rattrapés par certains habitus. Les femmes sont dans une double lutte. Elles se battent contre les normes de la société dominante concernant les positions de genre mais aussi à l'intérieur de la sous-culture punk où les pratiques ne sont pas toujours en adéquation avec les principes globaux de ce mouvement (Leblanc, 1999). Les filles rencontrées témoignent de la nécessité d'être vigilantes et de ne pas être les domestiques du squat. Elles disposent de différents moyens de protestation. Ainsi, cette jeune femme originaire de Belgique tient un fanzine avec deux autres filles. Le journal a pour but de collecter des remarques sur leur insertion dans les squats, il est destiné aux « filles *keupones* (punk en verlan) qui bougent seules » : elles y consignent les difficultés auxquelles elles font face. « Même les punks peuvent être machos » déclare-t-elle. Les filles témoignent de la nécessité parfois d'adopter des stratégies de ruse dans certains contextes. Pour éviter les avances des garçons, une jeune femme conseille à l'une de ses amies : « quand tu arrives dans un squat que tu connais pas et que tu sens pas trop, tu restes évasive, tu vas te coucher sans dire où tu vas dormir ». Au quotidien les rapports hommes-femmes sont parfois compliqués sous la pression de l'effort de réflexivité que certains s'imposent. Des garçons, fidèles à la lutte antisexiste font part de leurs problèmes relationnels. Ils contrôlent leurs attitudes et leurs propos, s'interdisent les jeux de séduction et regrettent de n'apparaître selon leurs témoignages, que comme des simples copains.

« Je porte à cœur le combat antisexiste et refuse d'entrer dans la drague et les rapports sexistes par rapport aux femmes, mais le problème c'est que je sais pas comment dire à une fille qu'elle me plaît, je n'arrive pas à dépasser l'image du pote ».

- 29 L'effort de déconstruction des normes et des rôles sociaux, à la base du punk permet l'*empowerment* (De Chaine, 2000), à savoir une conscience plus aiguë de son sort qui s'accompagne d'une action émancipatrice. Du point de vue du genre, leur idéologie autorise la séparation entre le sexe et le genre. À travers l'espace et le corps, se manifeste l'injonction de s'inventer qui situe le phénomène punk comme un phénomène postmoderne. Notre ère n'est-elle pas celle de l'impératif de la réalisation de soi ? En cela la notion de sous-culture punk doit être nuancée dans le sens où elle n'est qu'un sous-système d'un système global, et ne constitue pas un monde complètement autonome, d'une extériorité absolue. L'originalité tient au fait qu'ici l'individuation est tributaire du collectif, devenir soi devient un projet politique qui implique aussi les autres. Et à ce titre, l'espace et le corps s'imposent comme de puissants vecteurs de mise en récit et de construction d'un nous et d'un soi.

BIBLIOGRAPHIE

- BERTHELOT, J.-M. et al., 1985, « Les sociologies et le corps », *Current Sociology*, Londres, Sage Publications.
- BOURDIEU, P., 1977, « Remarques sur la perception sociale du corps », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, no 14, avril, p. 51-54.
- BOURDIEU, P., 1979, *La distinction, critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
- CASTEL, R., 1995, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard.
- CHOUINARD, V., 1997, « Making space for disabling differences : challenging ableist geographies », *Environment and Planning D : Society and Space*, 15, p. 379-387.
- CRAIG O'HARA, 2003, *La philosophie du punk*, Saint-Mury-Monteymond, Rytrut, 1ère édition 1992.
- DE CHAINE, R., 2000, « Don't you know that it's different for girls ? », *Review of Lauraine Leblanc, Pretty in Punk : Girls' gender resistance in a boy subculture*, H PCAACA, H-net reviews, <http://www.h-net.org/reviews>
- GUILBERT, G., 2004, *C'est pour un garçon ou pour une fille, La dictature du genre*, Paris, Ed. Autrement.
- HEBDIGE, D., 1988, *Subculture, The meaning of style*, Londres, Routledge, 1ère édition 1979.
- HENRY, T., 1989, *Break all rules !, punk rock and the making of a style*, UMI Research Press.
- HÉRITIER, F., 1996, *Masculin, féminin : la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.
- JONES, S. et J. PERRY, 1999, « Pay no mind ta us, we're just a minor threat : Masculinity in Punk Subculture », www.dangpow/felicia/
- KAHN, Aloïs, 1996, « Écrire sur soi-même, s'écrire soi-même », *Sociétés et représentations*, avril, p. 29-44.
- LE BRETON, D., 2002, *Signes d'identité, tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié.
- LEBLANC, L., 1999, *Pretty in Punk : Girls' gender resistance in a boy subculture*, Rutgers University press.
- LONGHURST, R., 1997, « (Dis)embodied Geographies », *Progress in Human Geography*, 21, p. 486-501.
- MERLEAU-PONTY, M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MOLES, A. et É. ROHMER, 1998, *La psychologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan.
- NAHOUM-GRAPPE, V., 1996, « Madonna et Michael Jackson : un couple impossible », *Sociétés et représentations*, Credhess, no 2, p. 42-63.
- PAGÉS, M., 2001, « Corporités sexuées, jeux et enjeux », dans T. Blöss, *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, coll. Sociologie d'aujourd'hui, p. 216-235.
- PARAZELLI, M., 2002, *La rue attractive, Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Sainte-Foy, Presses de l'Université du Québec.
- WELZER LANG, D., 2000, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.

NOTES

1. Le mouvement *skin head* est né en Angleterre au début des années 60, il associait entre autre une partie des *mods* des jeunes issus de la classe ouvrière singeant (à jeunesse petite bourgeoise et les *rude boys*, mouvement de jeunesse jamaïcain. L'appellation *skin head* (crâne rasé) provient de la coupe adoptée par les sympathisants de ce mouvement.

RÉSUMÉS

L'objet de ce texte est d'analyser les expressions de genre à partir des pratiques spatiales et corporelles de jeunes se revendiquant comme punks. Basé sur une profonde remise en question de la norme et des hiérarchies, le mouvement punk sous-tend des modes de socialisations différents. L'injonction est au brouillage des repères classiques dans la provocation, et à la perturbation des repères dominants. La contestation s'établit sur le mode de la déclinaison des pratiques sociales et spatiales normées. Cette déconstruction permet un balisage identitaire. Cette logique interne affecte directement les positions de genre stéréotypées du féminin et du masculin.

The article aims at analysing the expressions of gender through the spatial practices and bodily transformations of young people who call themselves punks. Based on a complete questioning of norms and hierarchies, the punk movement takes a number of different forms, which all have in common a challenge and displacement of classical and hegemonic norms, and function as a protest against normative social and spatial injunctions. These attempts at deconstruction shape a specific identity, and have a direct bearing on stereotypical constructions of the feminine and the masculine.

INDEX

Keywords : punk, body, protest, norms, gender, stereotype

Mots-clés : punk, corps, contestation, normes, stéréotype, genre

AUTEUR

DJEMILA ZENEIDI-HENRY

ESO-CNRS, Université de Rennes II

Espaces géographiques et sociétés